



Epreuve de Français B

Durée 4 h

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.

AVERTISSEMENT

Pour cette épreuve, l'usage de tout appareil électronique et de dictionnaire est interdit.

CONSIGNES :

- Composer lisiblement sur les copies avec un stylo à bille à encre foncée : bleue ou noire.
- L'usage de stylo à friction, stylo plume, stylo feutre, liquide de correction et dérouleur de ruban correcteur est strictement interdit. Les surveillants et surveillantes se réservent le droit de les confisquer.
- Remplir sur chaque copie en MAJUSCULES toutes vos informations d'identification : nom, prénom, numéro inscription, date de naissance, le libellé du concours, le libellé de l'épreuve et la session.
- Une feuille, dont l'entête n'a pas été intégralement renseigné, ne sera pas prise en compte.
- Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance. La présence d'une information d'identification en dehors du cartouche donnera lieu à un point de pénalité et la page concernée pourra être soustraite de la correction.

Tournez la page S.V.P

Si nul ne peut nier les immenses dégâts liés à une industrialisation sans retenue ni garde-fous, deux solutions n'en surgissent pas moins ; l'essentiel de la question se trouve ici. Que vouloir ? Ou bien on vise à supprimer la cause de cette apocalypse (l'écologisme glisse de ce côté et prône un arrêt de la croissance, ou, ce qui revient au même, un autre type de développement : ainsi, pour éviter le retour d'un Tchernobyl, on pourrait alors accorder de l'importance à l'exploitation des énergies dites douces, la solaire, la thermique, l'éolienne) – ou bien on s'emploie seulement à réduire les incontestables dommages dus à l'essor technique. Et se mettrait en place une éco-industrie – une industrie de l'industrie – chargée d'en réparer ou d'en empêcher les effets destructeurs (filtres, épurations, décantations, extractions, incinérations, recyclages, collectes, égouts, etc.). De deux choses l'une, il faut choisir : ou la guerre livrée à l'affairisme, ou la défense de l'éco-usine qui intègre de puissants correcteurs. Nous défendons assurément cette seconde solution et nous nous méfions, en bonne logique, de la première qui préconise, dans le cas extrême, un « retour au passé » ainsi qu'un développement moins brutal, encore que cette dernière réponse exerce le plus d'attrait.

Le problème relève d'ailleurs de la philosophie, plus encore que de l'organisation économique ou des choix politico-sociaux. La représentation ou la question de la nature se situe au cœur tant du problème que de sa solution. Pour en apporter la preuve, il suffit d'examiner les slogans publicitaires : en vertu de la nette préférence des consommateurs pour cette première solution – l'attachement à la nature et non pas la simple correction des productions à la chaîne – la réclame propose une marchandise qu'elle qualifie, afin de la vendre, de naturelle (« frauduleusement »). Elle offre en conséquence des fruits réels et venus directement du verger, ou encore tel groupe agro-alimentaire livre des « préparations » qui semblent sortir des champs (la terre) ou de la ferme, – un blé dur, des œufs frais. On vante, en effet, le « brut », le « tel quel ». On aurait exclu les additifs, les stabilisants (chimiques) et les colorants (« l'artificiel »). On se garde d'ajouter que la plaine céréalière implique des engrais et un froment génétiquement dénaturé, de même que les poules en cage n'ont pondu que grâce à l'exposition à la lumière électrique (le réflexe photo-sexuel) et après avoir absorbé des substances incitatives. Le client tombe dans le piège. De même, *mutatis mutandis*, « le ski de fond est considéré comme le signe d'un retour à la nature. Certes, à la différence du ski de piste, il n'exige pas de remontées mécaniques. Mais sa pratique est facilitée par des engins de damage tout aussi mécaniques. La chimie est sollicitée pour les lattes en fibre de verre, leur semelle en polypropylène, les chaussures en

caoutchouc synthétique. Grâce à l'électrochimie, les fixations sont en alliage léger » (O. Vallet, *Paix à la nature*).

Pourquoi cette préférence ou cette séduction ? D'abord, on se refuse à ce qui imite seulement. Or, le produit usiné a souvent substitué aux fruits ou aux légumes des purées colorées qui les simulent. Qui ne préférerait le réel à sa doublure ou encore à ce qui s'ajoute à lui pour l'intensifier ou pour l'adoucir ? Ou bien la copie le déforme, – entendons qu'elle n'équivaut pas tout à fait à ce qu'elle croit remplacer – ou bien elle le décalque mais n'en paraît alors que plus dangereuse et plus fausse. Le simili ne peut que décevoir. C'est la raison pour laquelle le fruste l'emporte. On oublie seulement que rien n'échappe aux transformations (tel cet œuf prétendument frais de l'élevage avicole intensif). Nos jardins s'ornent aussi de la flore océanienne et asiatique, nos plantes sont venues également d'autres mondes ; elles expriment des négocees et des implantations forcées. Aucun argument n'ébranlera l'attachement à la primordialité et au directement offert (le naturalisme).

Kant lui-même devait céder à son prestige et tenter d'en rendre compte. Il analyse la déception que suscite « la fleur artificielle » ou le siffleur qui, caché dans le buisson, réussit à feindre « le chant du rossignol » : « Quelque hôte joyeux s'est plu à mystifier les gens venus chez lui pour jouir de l'air des champs, en cachant dans un buisson un garçon malicieux sachant parfaitement d'après nature imiter ce chant (un roseau ou un jonc à la bouche). Mais aussitôt qu'on s'aperçoit de la supercherie, personne ne supportera longtemps d'écouter ce chant tenu tantôt pour si attrayant... Seule la nature ou ce que nous prenons pour telle peut nous inspirer un intérêt immédiat pour le beau ». La morale se glisse dans notre appréciation esthétique-sensorielle : elle en condamne le leurre, le mensonge incompatible avec l'art véritable. Nous souhaitons l'accord profond, même s'il ne relève que de notre jugement, entre le réel et la liberté. Or, on vient d'arracher à la « belle nature » ou à « la nature artiste » son attrait qu'on reproduit. On commet une double faute : d'une part, on la mécanise à travers cette imitation (son secret est éventé, puisqu'on s'en amuse et qu'on sait en jouer à volonté) ; d'autre part, on la scinde aussi en deux, en ce sens qu'on lui dérobe l'une de ses manifestations sans pouvoir la restituer elle-même (le chant, mais sans l'oiseau). On comprend donc le désenchantement de Kant, à la fois ontologique et moral (du fait de la trahison).

Mais la rhétorique publicitaire et efficace s'aide aussi d'un vocabulaire mythique sous-jacent : elle exhibe la pureté, la simplicité, la clarté, la vérité de l'originel, la pérennité, etc.

L'acheteur abusé protège moins par là sa santé ou satisfait moins à des principes moraux vagues qu'il n'obéit alors à une religiosité naïve, celle qui, finalement, préfère aux combinaisons humaines douteuses l'incrée, le premier et le sauvage (ce terme vient de *silvaticus*, de son doublet tardif *salvaticus*, lui-même de *silva*, la forêt, ce qui pousse sans avoir été cultivé, le non-domestiqué, ce qui jaillit seulement du sol). Or, ce qui naît ainsi de la terre, sans préparation, dans sa rudesse, nous est offert par le ciel. À l'inverse, on n'apprécie pas une fabrique qui malaxe et sans doute brise les complexes qui nous avaient été donnés dans leur complétude, leur originalité et leur unité, sans oublier leur non-souillure. On reproche aussi à l'usine de devoir travailler vite, donc mal. Ne faut-il pas, en ce domaine, respecter le temps favorable aux imprégnations, aux affinements et aux macérations ? Peut-on vraiment à la fois mimer et assortir les saveurs, les odeurs, les succulences, les mélanges ? Peut-on rivaliser avec une terre qui ne manque ni de moyens ni justement des siècles ?

À l'opposé de ces croyances durables, rappelons qu'il ne faut pas donner dans cette illusion de l'inimitable et de la profondeur – ce qui frappe d'insuffisance l'« artificiel ». Éloignons par exemple la notion d'une eau pure, incrée, jaillissante, qui coule de la source ou de la fontaine, et dont on remplit précautionneusement sa gourde : Jean-Jacques Rousseau pensait que la communauté se recentrait et se vivifiait autour d'elle, à partir de ces gestes bucoliques et attendrissants. Cette eau n'enferme-t-elle pas les pires dangers ? Ne doit-elle pas, aujourd'hui, être analysée, traitée et dépolluée (débarrassée au moins de ses germes pathogènes) ? Les habitants des campagnes n'ont-ils pas été autrefois contaminés par leurs puits ? Contient-elle aussi assez d'iode ? La plus pure, celle de la montagne, ne doit-elle pas être complétée ? Quant à celle qu'on a cherchée au fond de la terre (la minéralisée), elle suppose des engins puissants qui l'aspirent, mais on la gazéfie, avant l'embouteillage. Elle implique industrie et commerce. On la dit « naturelle », mais tout se trouve dans la nature ; on joue sur les mots. On lui a ajouté ce gaz carbonique qui la rend pétillante. Le sol ne veut pas moins d'opérations (de défrichage d'abord), sinon, livré à lui, il se tasse, s'appauvrit et s'acidifie.

Partout, il faut intervenir, façonner, transformer de fond en comble. Écartons la tenace illusion d'un « âge d'or » !

François Dagognet, *Considérations sur l'idée de nature*, Vrin, « Pour demain », 2000.

RESUME (8 points)

Vous résumerez ce texte en 200 mots avec une marge autorisée de plus ou moins 10% (votre résumé ne pourra comporter moins de 180 mots ou plus de 220 mots).

Vous établirez le décompte par une barre oblique tous les 20 mots et vous inscrirez le nombre total de mots utilisés à la fin de votre résumé.

DISSERTATION (12 points)

Le rapport de l'homme à la nature se caractériserait-il, comme l'affirme François Dagognet, par « une religiosité naïve » qui « préfère aux combinaisons humaines douteuses l'incréé, le premier et le sauvage » ?

Vous répondrez en vous appuyant sur votre lecture de *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem (« Introduction : La pensée et le vivant », « I. Méthode » et « III. Philosophie », chapitres II à V), de *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne et du *Mur invisible* de Marlen Haushofer.